

**cinéma**  
**PAUL DESMARETS**  
 place du Barlet – Douai  
 répondeur : 03 27 99 66 69  
 hippodrome

douai  
 scène nationale

# LE RÊVE DE CASSANDRE

## Woody Allen

Né Allen Stewart Konigsberg, le 1<sup>er</sup> décembre 1935 à Brooklyn, New York.

À l'âge de seize ans, Woody Allen envoie des histoires drôles à différents chroniqueurs de journaux.

Après avoir écrit des sketches pour la télévision et d'innombrables chroniques pour des magazines comme Playboy, il décide en 1961 de monter sur les planches. Il arpente ainsi les cabarets et les plateaux de télévision.

Woody Allen est remarqué par le producteur Charles Feldman, qui lui propose de réécrire le scénario de *Quoi de neuf Pussycat ?* (1965), puis celui de *Casino Royale* (1967). À la même période, il remonte *Lily la tigresse* (1966), un film d'espionnage japonais, en le commentant et en y ajoutant quelques séquences.

C'est son premier long métrage. Il enchaîne en 1969 avec la comédie *Prends l'oseille et tire-toi* avant de jouer le rôle principal de *Tombe les filles et tais-toi* d'Herbert Ross.

En tant que réalisateur, Woody Allen opte d'abord pour un style burlesque et satirique, et le grand public voit en lui un petit bonhomme à lunettes d'une épouvantable maladresse. Il s'imposera toutefois grâce à des œuvres plus personnelles, teintées de mélancolie, mais toujours pleines d'autodérision, comme *Annie Hall* (Oscar du Meilleur réalisateur et du Meilleur scénario en 1978), et *Manhattan* (1979), films dans lesquels sillustre sa première muse, la pétillante Diane Keaton. Le cinéaste ira encore plus loin dans la gravité avec le très bergmanien *Intérieurs* (1978) et plus tard *September* ou *Une autre femme*.

Les années 80 sont marquées par la rencontre avec Mia Farrow, sa nouvelle égérie, qui apparaît dans tous ses longs métrages, de *Comédie érotique d'une nuit d'été* (1982) à *Maris et femmes* (1992). Adulé par les cinéphiles européens, le New-Yorkais est très épris de leur culture, puisant son inspiration chez Tchekhov (*Hannah et ses sœurs*, Oscar du Meilleur scénario en 1987), Dostoïevski (*Crimes et délits*) ou Kafka (*Ombres et brouillard*). Un rien nostalgique, le cinéaste rend hommage au music-hall (*Broadway Danny Rose*), à la radio d'antan (*Radio Days*) et au septième art (*La Rose pourpre du Caire*, 1985).

La rupture avec Mia Farrow fait grand bruit (Allen partageant désormais la vie de la fille adoptive de celle-ci), mais cela n'entame en rien la productivité du cinéaste. S'il retrouve Diane Keaton le temps de la

2007 (sortie France : 31 octobre 2007) - États-Unis / Royaume-Uni - couleur - 1h48 - VO

film de **Woody Allen** (réalisation et scénario)

image : **Vilmos Zsigmond** - montage : **Alisa Lepselter** - premier assistant réalisateur : **Ben Howarth** - décors : **Maria Djurkovic** - costumes : **Jill Taylor** - musique : **Philip Glass** - son : **Robert Hein** et **Peter Glossop** - production : **Iberville Productions** - producteurs : **Letty Aronson, Stephen Tenenbaum** et **Gareth Wiley** - distributeur : **TFM Distribution**.

avec : **Ewan McGregor** (Ian), **Colin Farrell** (Terry), **Hayley Atwell** (Angela), **Sally Hawkins** (Kate), **Tom Wilkinson** (Howard), **Clare Higgins** (la mère de Ian et Terry), **John Benfield** (le père de Ian et Terry), **Phil Davis** (Martin Burns), **Peter Hugo-Daly** (le propriétaire du bateau), **Ashley Medekwe** (Lucy), **Andrew Howard** (Ferry), **Stephen Noonan** (Mel), **Dan Carter** (Fred), **Jennifer Higham** (Helen), **Lee Whitlock** (Mike), **Emily Girchrist** (Dora), **George Richmond** (Bernard), **Phyllis Roberts** (la mère de Martin Burns), **Cate Fowler** et **David Horovitch** (les parents d'Angela), **Matt Bardock** (le propriétaire de la jaguar)...

## ENTRETIEN AVEC WOODY ALLEN

**Le Figaro.** - Parlez-nous de vos personnages.

**Woody Allen** - L'idée de deux frères me fascinait, parce que les liens familiaux créent une dépendance plus grande. Ce sont deux garçons bien intentionnés, gentils, mais parce qu'ils dépendent complètement de leur oncle, qui leur demande un service très inhabituel et très dramatique, il en découle naturellement une tragédie. J'ai tracé les caractères aussi bien que je le pouvais, mais l'apport des acteurs a été énorme.

**Vous explorez une fois de plus le sentiment de culpabilité.**

C'est un sujet qui m'a toujours beaucoup intéressé, et, évidemment, un homicide permet de le développer et de l'approfondir à la fois dans son aspect moral et dans son côté obsessionnel. Les deux frères, qui ont pourtant le même passé et la même éducation, réagissent très différemment, l'un ne voit que le danger d'être pris, l'autre est obsédé par le remords. C'est très facile d'exagérer le sentiment de culpabilité, et on peut d'ailleurs arriver à des choses très drôles. Si c'était moi qui avais joué le rôle, à une autre époque, je l'aurais poussé à l'extrême pour le rendre comique.

**Mais on est loin du comique. Après *Match Point*, *Le Rêve de Cassandra* est de nouveau un film très noir. Cela signifie-t-il que vous vous sentez plus libre maintenant d'être un auteur sérieux ?**

Je suis un grand admirateur des tragédies grecques, et je trouve extraordinaire qu'elles aient traversé le temps et puissent être encore jouées aujourd'hui. Mon premier amour, c'est la tragédie. Dans ma jeunesse, c'est vraiment ce que je voulais écrire, et j'aime toujours travailler la dimension tragique d'une histoire, des personnages. J'aimais Ingmar Bergman, Tennessee Williams, Arthur Miller... Je ne songeais pas à la comédie. Mais le cinéma est un art très dépendant de l'argent, comme l'architecture. Il se trouve que je pouvais faire rire, alors on m'a poussé dans cette voie. On me disait : « Ne sois pas ennuyeux ! » Mais en fait, je n'ai pas l'impression que mon cinéma ait changé de façon radicale. Il y a des gens qui trouvent mes comédies pleines de tristesse. Chaque année, je fais un film, et ça peut être une comédie ou une tragédie meurtrière. Je crois que je ne suis ni purement comique, ni entièrement tragique, simplement réaliste.

**Et la réalité est...**

Absurde. Dénuée de sens. En cela, elle est foncièrement tragique, avec des moments amusants, à la surface. Il y a des gens qui ont de la chance, d'autres qui n'en ont pas, ils voyagent dans des trains différents, mais c'est la même destination. On devient vieux, malade, on meurt. Tout ce qu'on a été, tout ce qu'on a fait aboutit au néant. Bergman est mort, c'est fini.

**Il reste tout de même son œuvre ?**

Mais je l'apprécie parce que je suis vivant. Quand je serai mort, les grandes œuvres ne me seront rien. L'art, la religion, la famille, tout est illusion puisque rien ne vous sauve, à la fin.

**Vous avez souvent dit que faire des films était un moyen d'échapper à ces pensées désespérantes. C'est ce qui vous reconforte, à défaut de vous sauver ?**

C'est une très bonne distraction. Il y a un certain temps, je considérais que faire du cinéma était une façon agréable de passer la vie, si on a besoin d'un travail. Et je ne voulais pas arrêter, je voulais que cela m'absorbe à longueur d'années, pour

brillante comédie policière *Meurtre mystérieux à Manhattan* (1993), le réalisateur se plaît à faire appel à de talentueux comédiens de la jeune génération, comme Mira Sorvino, Edward Norton (la comédie musicale *Tout le monde dit I love you* en 1996) ou Leonardo DiCaprio (*Celebrity*). La dimension purement comique de ses films (*Escrocs mais pas trop*, *Le Sortilège du scorpion de Jade*), s'enrichit souvent d'une réflexion sur la création artistique : on peut citer *Harry dans tous ses états* en 1997, *Hollywood Ending* ou *Accords et désaccords*, qui témoigne de son amour pour le jazz -il est lui-même clarinettiste. Au milieu des années 2000, une rupture s'opère dans le «système allénien» : le cinéaste abandonne New York pour tourner trois films consécutifs à Londres. C'est d'abord le très noir *Match Point* (2005), avec entre autres la troublante Scarlett Johansson, qui deviendra son actrice-fétiche, puis le plus léger *Scoop* et enfin *Le Rêve de Cassandra*. Woody Allen poursuit son périple européen en situant en Espagne l'action de son film suivant, justement intitulé *Midnight in Barcelona* (2008).

fuir la réalité. A présent, j'ai un peu changé. Réaliser des films n'est plus ma priorité. Je le fais parce que je peux, je sais le faire. Mais je suis content de rentrer le soir chez moi. Je ne suis pas un perfectionniste. Je travaille vite, sans beaucoup de prises. Il y a des réalisateurs qui ne veulent pas rater un détail, qui prennent des gros plans, des contrechamps. Pas moi. J'ai envie d'avancer et de finir le film. Je manque de passion, d'obsession.

**Que diriez-vous de la réussite, de la célébrité ?**

Quand vous êtes jeune, vous rêvez au jour où vous aurez une maison en Californie avec une piscine et des voisins qui s'appelleront Marlon Brando et Katharine Hepburn. Et puis, ça vous arrive et c'est complètement décevant. Ça ne change pas votre vie, profondément. Ça ne vous aide ni à aller bien ni à aimer ou à être aimé. Je me considère comme un homme chanceux, mais le succès n'aide ni pour la santé, ni pour la vie amoureuse. L'échec non plus d'ailleurs. En fait, les hauts et les bas de l'existence ont moins d'amplitude que ce que l'on imaginait au début de la vie.

**Si le monde est absurde, pourquoi s'inquiéter de morale comme vous le faites dans *Le Rêve de Cassandra*?**

Le fait que la vie soit privée de sens ne la prive pas de morale. Il faut au contraire s'aider les uns les autres à prendre les bonnes décisions morales. C'est facile à dire, évidemment, et difficile à faire. Mais c'est très important d'essayer. Plus l'existence est déprimante, plus on a besoin les uns des autres.

Propos recueillis par Marie-Noëlle Tranchant - Le Figaro

Que Woody Allen ne fasse plus rire a de quoi stupéfier. Voilà tout de même un cas exceptionnel d'auteur ayant opéré sur le tard un virage à 180 degrés. Allen avait surtout forgé sa renommée grâce à la comédie pétillante, quelques drames bergmaniens mis à part. Or, on a beau s'accrocher à la survivance de thèmes typiquement alleniens (comme la culpabilité), force est de reconnaître que ce nouveau film ne ressemble guère à du Woody Allen. Sans atteindre le sommet de *Match Point*, *Le Rêve de Cassandra*, qui clôt la trilogie londonienne après *Scoop*, peint la cruauté des rapports de classes avec juste ce qu'il faut de grotesque pour chasser toute grandiloquence et navigue dans les eaux troubles d'une tragédie sociale aux accents dostoïevskiens.

(...)

Comme le modeste héros de *Match Point*, les personnages sont animés par un fort désir de revanche sociale. Qui va les dévorer. Le concours maléfique d'un oncle d'Amérique qui amène les frères sur un terrain criminel transforme peu à peu la vie de Ian et de Terry en destinée pathétique. Car l'impensable survient : la belle fratrie, qui ne faisait qu'une, commence à se lézarder. La complicité affectueuse tourne à la divergence, puis à l'incompréhension, comme chez les Romulus et Remus antiques. Tous deux plongent dans une spirale infernale où la vulnérabilité de l'un ne fait qu'exacerber le cynisme de l'autre. Si l'ironie persiste, elle s'est sérieusement teintée d'amertume.

Une scène comme celle où l'inculte Ian, dans un cocktail très chic, est amené à parler théâtre avec un snobinard so british aurait mené hier à du burlesque. Maintenant, c'est le malaise qui domine. Quelque chose de rugueux, de sardonique. Allen montre des tricheurs et des humiliés frontalement, sans le moindre chichi. D'où un aspect brut de téléfilm qui renforce le travail très physique des comédiens. La peur au ventre, l'accablement, la rage de vouloir s'en sortir dominant. Ewan McGregor est parfait en faux minet, jouisseur et dragueur immature, qui feint de maîtriser la situation alors que tout part en eau de boudin. Mais il y a surtout Colin Farrell, qu'on n'a jamais vu ainsi, tout déconfit, empêtré dans ses tourments. Un fauve hagard et paniqué dans ce film cuisant sans gagnants ni perdants magnifiques.

Jacques Morice - Télérama

Dans une séquence techniquement virtuose (Woody Allen est plus magistral que jamais dans sa manière de filmer les intérieurs), Ian se rend dans la chambre de Terry. Sur la table de nuit, une minuscule reproduction de «La Création d'Adam» de Michel-Ange, où Dieu abandonne Adam à son destin terrestre... Dernier volet de la trilogie londonienne de Woody Allen, *Le Rêve de Cassandra* est à coup sûr son film le plus noir et le plus désespéré. Dieu n'est nulle part, les hommes sont abandonnés à leurs pulsions... Comme dans *Crimes et délits*, peut-être le chef-d'œuvre de la veine noire d'Allen, le cynisme et le crime sortent indemnes. Mais ici, ni espoir, ni sourire, même si la maladroite poursuite de leur future victime par les deux frères, crée, un court instant, une certaine détente. *Le Rêve de Cassandra* est une tragédie inéluctable. Une tragédie du XXI<sup>e</sup> siècle, comme le *Crime et Châtiment* de Dostoïevski, référence explicite chez Allen, était ancré dans son époque. Pas de «héros» à l'antique ici, mais des créatures emprisonnées dans un destin fatal (Cassandra !), pas de dieu vengeur, mais seulement la veulerie de l'homme. Une tragédie glaciale aussi. Cette froideur, renforcée par la photo de V. Zsigmond (déjà aux côtés d'Allen pour *Melinda et Melinda*) et par la superbe partition de Phil Glass (plus de jazz ici, tout un symbole), peut d'ailleurs gêner. Car Allen semble vouloir éviter toute émotion et toute empathie du spectateur avec quelque personnage que ce soit ; et seul (ce n'est pas un hasard) l'Howard magistralement campé par T. Wilkinson prend une épaisseur charnelle.

Ch.B. - Fiches du Cinéma